

A B D E L A Z I Z   B A R A K A   S A K I N

# LES JANGO

*Roman traduit de l'arabe (Soudan)  
par Xavier Luffin*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

La couverture des *Jango*  
a été créée par David Pearson.

Titre original :  
الجنقو مسامير الأرض

Ce projet a été financé avec le soutien de la Commission Européenne.  
Cette publication reflète seulement les vues de l'auteur  
et la Commission ne saurait être tenue responsable  
de quelconque usage des informations qu'elle contient.

Cofinancé par le  
programme Europe créative  
de l'Union européenne



© Abdelaziz Baraka Sakin.  
© Zulma, 2020, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *Les Jango*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*À la mémoire de la belle et pure  
Maryam Bitt Abou Jibrin, ma mère.*

## La Maison de la Mère

---

Les Jango se ressemblent en tout. Ils sautillent comme de vieux corbeaux dansant autour d'une proie. Ils portent des chemises neuves dont le col souillé par la transpiration, le soleil, le vent du sud et la terre noire argileuse, témoigne d'une âpre lutte avec les lieux, les éléments, et la recherche de leur gagne-pain. Ils adorent les jeans avec la marque bien en évidence sur les poches : Cons, Want, Tube, Leeman, Winston, etc. Ils ne savent pas ce que cela veut dire, mais ils les aiment plus que tout, et ils paient cher pour en avoir. Avec leurs ceintures en simili-cuir, on les prendrait presque pour des créatures étrangères, n'était cet air de famille que leur silhouette partage avec les objets alentour, en particulier les bottes de sésame bien fagotées.

Leurs chaussures, étrennées fin décembre, brillantes et élégantes, ne sont plus qu'un souvenir d'elles-mêmes ; elles sont usées, sales et trouées, d'une couleur indéfinissable. Aucun d'entre eux ne prend la peine de se peigner, et à ce que Wad Amouna nous racontera plus tard, leurs poils pubiens sont tout aussi hirsutes. Leurs cheveux, qui ont viré au roux sous l'effet du

soleil, forment une tignasse épaisse et ébouriffée, véritable nid pour pétales fanés.

Le Jangawi ou Jangojoray – singulier de Jango – porte différents noms selon les mois et les saisons : on l'appelle Katakaw entre décembre et mars, lorsqu'il travaille dans les plantations de canne de Kanana et les sucreries de Khashm al-Girba, Assaleya ou al-Jounayd.

On l'appelle Fahami entre avril et mai, lorsqu'il est recruté comme oum bahatay – c'est le nom qu'on donne ici aux charbonniers – pour débroussailler les nouvelles plantations ou les terres en friche, et transformer troncs et branchages en charbon végétal.

On l'appelle Jango ou Jangojoray de juin à décembre, c'est-à-dire depuis les premières pluies jusqu'à la fin de la saison de la récolte du sésame. Mais durant toute l'année, les femmes le nomment Faddadi. De même, les hommes surnomment les femmes qui fabriquent de l'alcool, comme la marissa et l'aragi, les Faddadiyyat. Nous avons appris de certains Jango originaires d'al-Fasher et de Niyala que chez eux aussi on utilise le terme Jangojoura pour désigner ceux que nous appelons Jango ici dans l'est du pays. Par ailleurs ils n'utilisent jamais la forme Jangawi pour le singulier, mais plutôt Jangojoray.

Ce n'était ni la première, ni la dernière fois que nous nous rendions ensemble dans un endroit que nous ne connaissions pas, car depuis que nous avons été renvoyés de nos postes dans le cadre d'une politique de

restriction cinq ans plus tôt, nous avions roulé notre bosse aux quatre coins du Soudan, du nord au sud et d'est en ouest. Mon ami vient d'une famille aisée, il est assez riche pour passer le restant de sa vie à profiter du spectacle du monde – c'est ainsi que nous évoquions notre errance dans le vaste monde de Dieu. Quant à moi je suis pauvre, célibataire, responsable de nul autre que moi-même. Mes parents sont décédés, et tous mes frères et sœurs mariés, certains dans le pays, d'autres à l'étranger, chacun menant sa barque. Mon ami contribuait largement aux frais de nos déambulations, et moi je lui offrais ma bonne compagnie, comme le dit notre dicton : « Pas de voyage heureux sans un compagnon valeureux. »

Dans la chaleur étouffante de la saison du darat, en ce mois de septembre, une odeur de transpiration recuite, fétide et insoutenable, emplissait nos narines.

— Que d'hommes, que d'hommes, un vrai rêve ! murmura mon ami d'un air enjoué.

— J'ai tout de même aperçu une femme, répondis-je.

Apparemment, le beau jeune homme assis près de nous à siroter son café n'était guère intéressé par les discussions qui fusaient à propos de la récolte, des gains et des pertes, ou encore des méfaits des insectes – antat, gabour, kaouk, etc. – et autres oiseaux, comme les oum ouweydat et les awlad abrag, qui semblaient passionner tout le monde, y compris le propriétaire du café, un jeune bédouin aux cheveux crépus. Tout en tirant un plaisir manifeste de ses gorgées de café, le beau

jeune homme ne semblait avoir d'oreilles que pour ce que nous chuchotions, voire ce que nous pensions – et finit par nous dire sans le moindre préambule, avec autant de zèle que de candeur :

— Vous n'êtes pas encore allés à la Maison de la Mère ? C'est incroyable ! Vous devez absolument y aller.

— La Maison de la Mère ? La mère de qui ?

— Eh bien, la Maison de la Mère, notre mère à tous.

— La Maison de la Mère ? redemanda mon ami.

— Oui, la Maison de la Mère.

Puis il ajouta en tigrinya, comme si nous connaissions toutes les langues du monde : *Qadha Addai*.

Il avala sa dernière gorgée de café et se leva. Nous fîmes de même. Il avait une vingtaine d'années, de très beaux traits, le teint clair et lumineux, une moustache épaisse, des cheveux fraîchement coupés. De taille moyenne, il paraissait particulièrement soigné, et portait un parfum agréable dont nous avons facilement reconnu la marque. Il était bien différent des autres habitants d'al-Hilla : propre, élégant, le visage net, aussi alerte dans sa démarche que dans sa façon de parler.

— Je m'appelle Wad Amouna, dit-il en me regardant. En réalité je m'appelle Kamaledin, mais personne ici ne me connaît sous ce nom. Ma mère s'appelle Amouna, et elle m'appelle Wad Amouna – le fils d'Amouna. Les gens ont trouvé que c'était plus facile, alors voilà... Wad Amouna, Wad Amouna, après tout, le jour du Jugement dernier, on appellera bien les gens d'après le nom de leur mère...

— Ah ça, rien ne remplace une mère, répondit mon ami. Si on m'appelait par le nom de ma mère, moi aussi j'en serais très heureux.

— Comment s'appelle ta mère ? répliqua Wad Amouna aussitôt.

— Maryam.

— Et toi ? dit-il en se tournant vers moi.

— Zaynab. Zaynab Abbakar.

— En fait, ma mère s'appelle Amina, mais ici son petit nom c'est Amouna.

— Alors, cette Maison de la Mère, c'est celle de ta mère, Amouna, c'est bien cela ? demandai-je.

— Non, protesta-t-il avec véhémence. La Maison de la Mère, c'est la Maison de la Mère, c'est tout. Nous y sommes presque.

Après un moment, il reprit :

— Vous êtes d'où ?

— De Gadaref, fîmes-nous en chœur.

Il se tut longtemps avant de murmurer d'une voix triste :

— La prison de Gadaref. Vous la connaissez, la prison de Gadaref ? Bien sûr que vous la connaissez, n'est-ce pas ? Dans le quartier de Dem an Nour.

— Bien sûr, répondit mon ami. Y a-t-il quelqu'un à Gadaref qui ne connaisse pas la prison ?

— Moi, j'y ai grandi, conclut-il alors en pressant le pas.

Il apprendrait par la suite que nos pères à tous deux avaient travaillé dans cette même prison. Nous nous faufilemes entre les huttes et les auvents, dans les ruelles

sans fin qui serpentaient dans le quartier, montant puis descendant sur ce terrain accidenté, entre les ornières creusées par les camions, les Land Rover et les pickup Barbara. Il y flottait un parfum d'encens mêlé à l'odeur de la marissa et autres alcools locaux, porté par le vent du sud tiède et doux. Sans même frapper à la porte en zinc au milieu d'une palissade de branchages et de paille, nous pénétrâmes dans la Maison de la Mère – *Qadha Addai* comme on dit en tigrinya.

## La prison, le prisonnier et le gardien de prison

---

Voici l'histoire de Wad Amouna en prison, d'après les récits que je tiens de différentes personnes, témoins de la chose, dont ma bien-aimée Alam Gishi, la Mère, Moukhtar Ali, Safia et Wad Amouna lui-même – avec bien sûr des ajouts, explications, modifications, digressions, corrections et autres corruptions.

Un jour, Wad Amouna décida de ne plus jamais faire la vaisselle, et tant pis s'ils mettaient leur menace à exécution et qu'ils le jetaient à la rue, il n'en avait que faire, il resterait dehors et dormirait au pied du mur de la prison, juste sous la cellule de sa mère, il mangerait ce qu'elle lui lancerait. Il savait attraper les oiseaux et les rats et comment les rôtir, et grâce aux qualités guerrières qu'il tenait de sa mère, il saurait aussi se défendre contre les mauvaises gens, et même s'il ne les connaissait pas encore, nul doute qu'il en viendrait à bout s'ils tentaient de l'agresser. Sa mère Amouna lui disait toujours : « Peu importe qu'ils soient vingt, ou même cent, attrapes-en un seul, et mords-le, avec l'aide de Dieu, ou alors griffe-le de tous tes ongles, si Dieu le veut, enfonce-lui les doigts dans les yeux, mais ne

te laisse jamais faire, ne pleure pas et ne t'enfuis jamais. Ce monde n'est pas fait pour les faibles. »

Les doigts de Shama dans ses cheveux le sortirent de ses pensées.

— Allez viens, je t'en prie, Wad Amouna.

Il n'aimait pas vraiment Shama. Elle pue de la bouche, pensait-il, c'est pire que l'odeur de l'urine, et puis sa tête est sale et pleine de poux. En plus, on raconte qu'elle a tué son mari.

— Cette nuit, lui dit Shama, ils ont sorti ta mère de sa cellule pour qu'elle aille travailler chez le directeur. Je ne sais pas ce qu'il lui veut, celui-là, mais il ne la laisse jamais tranquille.

— Je ne ferai pas la vaisselle, dit Wad Amouna comme s'il se donnait un ordre à lui-même.

Le cuistot de la prison, un gringalet aux longs doigts, toujours avec une louche ou un autre ustensile à la main, était persuadé que Wad Amouna avait un bel avenir comme cuisinier. Wad Amouna me ressemble en bien des points, se disait-il souvent. Lorsque j'avais son âge moi aussi j'étais mignon, dodu, fainéant et querelleur, et j'aimais aussi la compagnie des femmes, exactement comme lui.

Ce que Wad Amouna détestait le plus chez le cuisinier de la prison, outre ses plats de gombo tout gras-seux qu'il fallait perpétuellement laver, c'était son penchant pour les jeunes garçons. C'est du moins ce qu'on disait de lui dans le baraquement, al-Azza elle-même l'avait d'ailleurs mis en garde, lui conseillant

de bien veiller à ne jamais se retrouver seul avec lui ni le laisser le toucher. Et s'il venait à lui tenir des propos déplacés, il devait la prévenir sur-le-champ, elle ou Amouna.

Mais Wad Amouna ne percevait absolument pas le danger, c'est pourquoi le conseil d'al-Azza n'avait guère eu d'effet sur lui, pas plus que les recommandations quotidiennes de sa mère. La veille, après que Wad Amouna eut terminé de faire la vaisselle et de ranger les assiettes dans l'armoire métallique, le cuistot lui avait proposé de jouer à pile ou face.

– Si tu gagnes, lui avait-il dit, tu peux m'embrasser, et si tu perds c'est moi qui t'embrasse.

Il cracha ensuite sa chique de tabac par terre, juste à côté de la grande marmite encore sur le feu, et d'un geste clownesque il sortit une pièce de monnaie de sa poche, la jeta en l'air, la rattrapa au vol et la coinça entre ses doigts en un éclair. Puis il demanda à Wad Amouna, avec un sourire béat qui laissait apparaître ses dents jaunes et déchaussées :

– Pile ou face ?

Il postillonna en même temps et un peu de salive atterrit sur le visage de Wad Amouna, qui l'essuya de la paume de sa main, dégoûté. Ce que je déteste le plus chez cet homme, se dit-il alors en son for intérieur, ce sont ses lèvres gluantes, pleines de bave, et aussi l'odeur du tabac à priser.

Tout en ajustant l'une de ses tresses artificielles sur le sommet de sa tête, Shama lui dit :

— Ta mère va bientôt revenir. Le directeur lui rend la vie impossible. Il lui fait lessiver ses vêtements, ceux de ses fils et de sa fille, et même ceux de ses voisins. Elle a beau être solide comme un roc, elle va finir par craquer. Heureusement, dans un an tout ça sera fini pour nous tous, et ta mère, elle, n'en a plus que pour six mois. Six mois, et tout ça sera fini.

Wad Amouna lui avait répondu d'une manière tranchante et définitive :

— Je ne veux pas jouer à pile ou face avec toi !

— D'accord, alors viens que je t'embrasse, avait dit le cuistot sur un ton doucereux.

— Je ne veux pas, ni t'embrasser, ni que tu m'embrasses.

— Très bien. Quand le sergent arrivera et apprendra que tu as cassé un verre, on verra bien.

— Je le dirai à ma mère.

— Et qu'est-ce qu'elle y peut, ta mère ? répondit cyniquement le cuistot. Elle a bien assez à faire avec ses propres problèmes.

Puis il ajouta d'une voix plus douce :

— Avec quoi te remplis-tu le ventre ? Allons viens, Wad Amouna, donne-moi un baiser, ou alors acceptes-en un, comme tu veux.

À midi, on entend grincer le toit en zinc de la prison, comme un crépitement de petites balles. L'air empeste la sueur des femmes éreintées, les aisselles et les parties intimes infestées de mycoses, l'odeur qui

remonte du sol pavé et celle d'huile rancie des mèches de cheveux artificiels. Le bourdonnement des mouches se mêle aux rires des gardiens et au refrain du sergent qui crie : « De l'eau, les filles, de l'eau ! »

Shama sortit un peu d'argent de sa bourse et l'offrit à Wad Amouna, pour le remercier de l'avoir épouillée, ou en vue d'un autre petit service qu'elle pourrait bien lui demander un jour prochain.

Le long baraquement de la prison abritait vingt femmes, deux vieilles, accusées dix ans plus tôt de détenir deux sacs de hachich, une jolie jeune fille qui volait de l'or et des bijoux, la mère de Wad Amouna qui vendait de l'aragi fait à base de dattes et dont un juge particulièrement sourcilieux sur les questions religieuses avait multiplié la peine par sept parce qu'elle n'avait jamais renoncé à cette activité malgré plusieurs séances de flagellation, des amendes répétées et une série de peines de quelques mois de prison. Shama quant à elle avait été condamnée pour avoir assassiné son mari, même si elle prétendait qu'il avait mis lui-même fin à ses jours en buvant un mélange de teinture et de jus d'orange parce qu'il était dévoré par la jalousie. Il y avait d'autres femmes encore. Mais Wad Amouna ne s'intéressait qu'à l'une d'entre elles, il ignorait son âge et ne comprenait pas non plus la nature de son crime. Elle était plutôt taiseuse, mais chantait souvent pour lui de sa voix mélancolique et lui racontait de longues histoires qui lui permettaient de tuer le temps, si long en prison. Et même lorsqu'elle tombait malade, ce qui était fréquent, qu'elle restait

couchée à même le sol, elle était de loin la personne la plus enjouée, gentille, douce, calme et patiente de toute la prison. Pourtant, la mère de Wad Amouna essayait de le tenir éloigné d'al-Azza.

— T'approche pas du lit de cette traînée, fiston.

Elle le disait même en présence d'al-Azza, ou des autres, peu lui importait. Mais cela faisait juste rire al-Azza qui se redressait, s'asseyait par terre. Elle me disait de monter sur son dos, se souvenait Wad Amouna. Je bondissais aussitôt, elle se relevait et se mettait à courir avec moi sur son dos en faisant des allers et retours entre les deux ailes de la prison, avec mes longues jambes qui pendouillaient.

Lorsque le sergent entra dans la cuisine, le cuisinier fut soudain embarrassé, il ordonna à Wad Amouna d'aller au baraquement des hommes et de ramener les assiettes vides.

— Et que ça saute, mon gars!

Wad Amouna obtempéra aussitôt.

Il enfouit dans sa poche le cadeau de Shama et se mit à le palper de sa main droite, s'assurant qu'il y était bien calé. Elle l'embrassa sur la joue en disant :

— Cours te laver les mains, tu ne vas tout de même pas manger avec des mains aussi sales!

Il rangea les pièces de Shama dans la boîte où se trouvaient tous les présents qu'il avait reçus des prisonniers et des prisonnières, et même du cuisinier et des gardiens. Il n'aurait pu évaluer exactement la somme

qu'il avait mise de côté, en tout cas elle croissait chaque jour, lentement mais sûrement, vu qu'il ne dépensait rien. Même lorsqu'on l'envoyait au magasin du coin ou au marché pour acheter du tabac, des cigarettes ou d'autres choses de ce genre et qu'on lui proposait de garder la monnaie, il ne s'offrait jamais aucune des petites friandises pourtant si alléchantes qui encombraient les étagères de l'épicerie et dont tous les enfants de son âge raffolaient.

Il connaissait aussi les prisonniers du baraquement des hommes, il y avait chaque jour de nouveaux visages mais on savait d'emblée le nom, la tribu, le délit, la ville ou le village et la réputation de chacun.

Il rassembla rapidement les assiettes que les prisonniers avaient poussées hors de leur cellule, en empilant autant que son petit corps pouvait porter pour les ramener à la cuisine. Le sergent était encore là. En voyant Wad Amouna tituber sous le poids des assiettes, il cria au visage du cuisinier :

— Le petit de la prisonnière là, tu veux le tuer ou quoi ?

Le cuisinier s'empressa alors de prendre les assiettes des mains de Wad Amouna tout en marmonnant des excuses inaudibles.

Il dit d'une voix faussement affectueuse à Wad Amouna :

— Allons, cours au baraquement, ta mère t'attend, elle doit être revenue maintenant.

Wad Amouna dit à Shama :

— Je vais aller voir al-Azza.

— Tu ne sais donc pas qu'ils l'ont mise au cachot ?  
lui répondit-elle d'un air moqueur.

— Je sais, je lui ai apporté de l'eau tout à l'heure,  
la pauvre.

— Ne dis pas la pauvre, répliqua-t-elle avec colère,  
cette al-Azza est une criminelle.

— Pourquoi, qu'a-t-elle donc fait ? demanda Wad  
Amouna d'un air étonné. Elle m'a dit qu'elle n'a rien  
fait de mal.

— On a retrouvé chez elle des choses interdites,  
continua Shama.

C'est alors seulement que Wad Amouna put faire  
le lien entre les événements de la veille, ceux de l'avant-  
veille et ce que Shama venait de lui dire.

## Les événements de l'avant-veille

---

Al-Azza se trouvait au pied du mur est, non loin de la tour de garde, là où elle échangeait de temps à autre quelques mots avec le gardien Baraima, et même parfois des cigarettes. Elle avait demandé à une femme qui vivait à al-Homara, en Éthiopie, de lui procurer une marchandise, avait-elle dit à Wad Amouna, ajoutant que cette femme avait fait le déplacement depuis là-bas, qu'elle se trouvait maintenant à Gadaref mais qu'elle ne savait pas comment lui faire passer sa fameuse marchandise en prison, car ses nombreux antécédents lui faisaient craindre la police.

— C'est une récidiviste. Elle a mauvaise réputation, précisa al-Azza en riant.

En entendant l'expression « mauvaise réputation », Wad Amouna ressentit un certain embarras, sans toutefois bien comprendre ce qu'elle voulait dire par là, mais il sourit et s'imagina que cela avait un rapport avec de la nourriture avariée ou un truc du genre.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Eh bien...

Elle tendit son long cou, rendant ses paroles encore plus difficiles à saisir :

— Elle a été en prison plus d'une fois.

— Comme maman, quoi ?

Elle s'empressa de répondre :

— Ta pauvre maman n'a rien fait d'autre que de préparer de l'alcool de datte, mais le juge a une dent contre elle.

Baraima venait de lancer à al-Azza un paquet de cigarettes qui tomba directement sur sa poitrine. Lorsqu'elle regarda dans sa direction, il lui fit un clin d'œil, et tous deux se mirent à rire. Al-Azza serra Wad Amouna contre elle, si bien qu'il put sentir l'odeur de ses aisselles, puis elle lui murmura :

— Tu vas m'aider, Wad Amouna.

— Comment ça ?

— Tu vas m'apporter la marchandise d'Alam Gishi.

— Alam Gishi ? Mais tu m'as parlé d'une femme d'al-Homara ?

— Oui, tu ne sais pas qu'Alam Gishi vient d'al-Homara ?

— Où puis-je la trouver ?

— À la station d'al-Shouwak.

— Et comment vais-je y aller ?

Elle sourit :

— C'est simple, lorsque le cuistot t'enverra chercher des cigarettes comme chaque jour, tu cours jusqu'à la station d'al-Shouwak, elle t'attendra là-bas, mais ça c'est pour plus tard, après la prière de midi. Comme chaque jour.

— Et s'il ne m'envoie pas ?

— Il le fera, répondit-elle d'un air confiant. Tu

cacheras la marchandise ici.

— Où ?

— Ici, juste ici.

Il ne sut pas si elle le fit exprès ou pas, mais elle laissa sa main un sacré bon moment, avant de lui caresser doucement le pénis, tout doucement, d'une douceur brutale et trouble.

## Les événements de la veille

---

Wad Amouna avait pris l'habitude de dormir avec sa mère, dans le même lit. En fait, c'était elle qui avait insisté pour qu'il partage son lit. Ses craintes n'étaient pas infondées, et à ses yeux chacun représentait une menace : les femmes comme les hommes, les prisonniers, les gardiens, les employés de la prison – tout le monde, sans exception. Il n'était pas le seul enfant à vivre avec sa mère en détention, il y avait aussi trois petites filles, mais c'étaient encore des bébés, et on ne pouvait pas leur faire de mal. Tandis que son enfant à elle, Wad Amouna et ses neuf ans, était constamment en danger. Le mal pouvait venir de n'importe qui, pour des raisons diverses. D'abord, il faisait plus que son âge. Malgré la misère, l'insuffisance et la mauvaise qualité de la nourriture, il était bien portant, avec de longues jambes, ce qui lui donnait l'air bien plus âgé. Ajoutons à cela la beauté de ses traits, et le problème était évident. Sa mère savait que le cuistot était un pervers et qu'il rôdait autour de son fils. S'il touche un seul cheveu du petit, se disait-elle, je le tue d'une manière dont on parlera encore au jour du Jugement dernier. Mais le danger pouvait aussi venir des femmes, car

même s'il n'était pas encore pubère, elle se doutait bien qu'elles sauraient comment se servir de lui. Elle les avait toutes mises en garde :

— Écoutez-moi bien, bande de putes, le jour où je trouve mon petit avec l'une d'entre vous, je l'envoie en enfer.

Elles en rirent, rétorquant que ce serait dommage de le priver d'une telle occasion d'acquérir de l'expérience. Mais dans leur for intérieur elles savaient qu'elle était sérieuse et qu'elle tiendrait parole.

Cette nuit-là, sa mère se réveilla, puis Wad Amouna, en réalité tout le bâtiment se réveilla en même temps au bruit d'une bagarre dans la section des hommes, à cause d'une histoire d'herbe.

— De l'herbe ?

Il ne fallait généralement pas longtemps aux gardiens pour découvrir la vérité, ils allaient au plus court, à savoir un tabassage en règle et l'usage de pinces. L'affaire fut donc bientôt réglée. Très vite, un gardien nommé Gholba arriva à la section des femmes, il prit al-Azza par la main, la força à se relever et lui donna une énorme gifle avant de lui dire :

— Suis-moi.

Wad Amouna eut tôt fait de tout comprendre et de faire le lien.

— De l'herbe, c'est ça ? dit-il à Shama.

— Ouais, de l'herbe.

— Comment elle l'a fait entrer ?

— Elle a refusé de le dire.

— S'ils la frappent, elle va avouer ? demanda-t-il, effrayé.

— Ils l'ont déjà frappée, mais elle est coriace, même s'ils la battaient à mort elle ne dirait rien.

Il s'assit à la porte de la cellule d'al-Azza. Ses mains – puissantes, rassurantes et tièdes – tenaient celles du garçon à travers les barreaux. Son visage portait des traces de coups. Wad Amouna s'était accoutumé à ce spectacle qui ne le terrifiait plus. Il avait souvent vu sa mère le visage tuméfié et le dos brisé, un jour il avait même vu Gholba le gardien essayer de la peloter, et comme elle le repoussait, il l'avait giflée à plusieurs reprises.

— Ils vont me prendre, gémit-il d'une voix tremblante.

Al-Azza se mit à rire. Elle lui affirma que ce qu'il lui avait ramené de la part d'Alam Gishi n'était ni de l'herbe, ni un autre produit prohibé, puis elle ouvrit le sac posé près d'elle, en sortit un paquet semblable à celui qu'il avait rapporté et le lui tendit en disant :

— Ouvre-le.

Il écarta les mains, effrayé :

— Non !

— Je te dis de regarder ce qu'il y a dedans, pour te rassurer.

Comme il refusait et qu'il tentait de s'enfuir, elle l'ouvrit elle-même : il ne contenait que du coton hygiénique.

— C'est du coton, du coton pour les femmes, c'est

interdit en prison parce que les prisonniers peuvent en faire des cocktails Molotov.

Wad Amouna n'était pas convaincu, mais il se sentit tout de même rassuré.

— Je n'ai pas vendu d'herbe aux prisonniers, poursuivait-elle, et ils ne s'en portent pas plus mal, alors ne crains rien, ni pour toi, ni pour moi.

Peu avant le coucher du soleil, quand sa mère revint, il avait déjà fait sa toilette, lavé son autre djellaba et ses sandales en plastique, il l'attendait, étendu sur le lit, sur le point de dormir. Elle lui jeta un petit sac contenant une pomme, une pâtisserie du mawlid, du pain et de l'huile de sésame.

— J'ai passé la journée à faire la lessive chez le directeur, à croire que c'était la lessive de tout le village. Qu'est-ce que tu as fait, aujourd'hui ? ajouta-t-elle tendrement en lui caressant la tête. On t'a envoyé au marché ou au magasin ?

— J'ai fait la vaisselle pour le cuistot puis j'ai bavardé avec al-Azza, si tu voyais comment ils l'ont tabassée, maman.

Amouna ne dit qu'une seule phrase, avant de se jeter sur le lit à ses côtés :

— Elle l'a cherché.

— Pourquoi, maman ?

— Cette fille est une vaurienne, pourquoi continue-t-elle à vendre de l'herbe ?

— Maman, elle vend du coton, pas du hachich, dit-il sans réfléchir.

— Du coton ? Elle vend du coton ? répliqua sa mère,

étonnée.

— Je te jure, je l'ai vu moi-même.

— Tu ne vas quand même pas la couvrir ! Ne t'ai-je pas dit de ne pas traîner avec elle ?

Wad Amouna se tut un moment, il croqua un gros morceau de pomme avec un plaisir évident.

— Tu m'apporteras une pomme tous les jours ?

— Oui.

Une fois sa mère endormie, il prit ce qui restait dans le sac et se dirigea vers la cellule, la nuit était tombée mais il pouvait se déplacer facilement à la lueur du couloir. Les gardiens s'étaient habitués à sa présence et ils le laissaient circuler, ils l'accueillaient même volontiers, et ils le gâtaient, tout le monde l'aimait bien. Ils jouaient avec lui, l'envoyaient en commissions. Au début, al-Azza refusa de prendre le pain tartiné à l'huile de sésame que lui tendit Wad Amouna, mais lorsqu'il se mit à pleurer, elle accepta. Elle avait très faim, le teint blafard, les traits tirés, la pénombre lui donnait l'apparence d'un fantôme, mais la chaleur de sa paume lui assurait qu'elle était bien vivante et lui communiquait son affection. Pour la première fois, elle l'interrogea à propos de son père.

— D'après maman, il est yéménite, lui répondit-il. Il avait un magasin au village, il a épousé ma mère puis il l'a répudiée et il est retourné là-bas.

— Tu n'as pas de frères et sœurs ?

— Non, y a que maman et moi, c'est tout. Plus la famille de maman au village.

— Il est où, votre village ?

— Mon Dieu, j'en sais rien, maman dit toujours le village, mais où il est ? Je ne le connais pas. Je suis né à al-Hilla, et je ne suis jamais allé nulle part sauf ici à Gadaref, en prison, j'y ai été souvent avec maman. On m'a dit que je tétails encore la première fois, puis ils l'ont libérée, et emprisonnée de nouveau.

— Je sortirai avant ta maman. Si elle est d'accord, je pourrais te prendre avec moi, j'ai de la famille ici, tu vivrais avec nous à la maison, jusqu'à ce que ta mère sorte elle aussi. Ça t'irait ?

— Maman ne voudra pas, dit-il tristement. Si ça dépendait que de moi... je partirais avec toi tout de suite.

— Je vais lui parler, si Dieu le veut, elle acceptera. Tu dois aller à l'école, quel âge as-tu maintenant ?

— Neuf ans. Ils ne m'accepteront jamais à l'école. J'irai travailler dans un garage, pour devenir chauffeur, ou alors mécanicien.

— Non, répondit-elle sur un ton poignant, tu vas étudier et devenir docteur.

Il lui tendit un gros morceau de pâtisserie en ajoutant :

— Maman m'a dit que sans certificat de naissance, ce n'est pas possible.

Il vit un éclair dans ses yeux, malgré la pénombre du couloir :

— Moi je te trouverai un certificat et je t'amènerai à l'école. Je connais le directeur de l'école primaire, il vient nous rendre visite à la maison à Gadaref, je connais aussi le gars qui fait les certificats, y aura aucun

problème, il faut juste que ta mère accepte.

Une longue silhouette maigre approcha. C'était Ali, un gardien qu'on surnommait Jack Tawila – Jack le Grand – un gars sympathique, on disait de lui qu'il était très pieux et c'est lui qui dirigeait toujours la prière des prisonniers.

— Tu as trouvé quelqu'un avec qui bavarder ? dit-il à al-Azza.

— Dieu se montre généreux.

— J'ai croisé ton père ce matin, ajouta-t-il, en se tenant à la porte de la cellule.

— Et bien sûr, il n'a pas demandé de mes nouvelles ?

— Il a dit : Si vous la laissez sortir, ses frères la tueront. Elle ferait mieux de rester chez vous.

— Personne ne peut me tuer, répondit-elle sur un ton de défi. Si un homme approche la main de moi... Je sors dans un mois, on verra bien. Que le plus fort l'emporte.

— Pars loin d'ici, va n'importe où mais loin d'ici, dit-il en fixant son visage qu'elle avait collé aux barreaux. Tu es une fille éduquée, tu as un métier.

— Chanter, c'est donc devenu un métier ? répondit-elle en s'efforçant de sourire.

— Pourquoi pas ? Les artistes gagnent de l'or en barre.

— Moi j'irai vendre du thé à Gadaref et, crois-moi, aucun homme n'osera me toucher, que ce soit Ahmad, Sadig ou n'importe quel autre idiot.

Le gardien dit alors, pour faire diversion :

— Le directeur a dit que demain il te sortirait de la

cellule pour que tu retournes avec les autres, mais il te fera signer un papier pour que tu t'engages à ne rien faire d'illégal en prison.

— Notre Seigneur est meilleur que lui.

À quoi il répondit en riant :

— Si seulement tu restais à l'écart des filles du quartier d'en-haut, tu n'aurais plus de problèmes.

— Je n'ai rien fait moi, monsieur, répondit-elle, gênée. Qu'est-ce que j'y peux s'ils m'ont trouvée dans la maison des célibataires ? Pourquoi ils ne les ont pas arrêtés eux aussi ?

— Ils se sont enfuis.

Elle ajouta avec amertume :

— On les connaît tous. Ils vivent à Gadaref, si tu veux, je peux aller les trouver sur-le-champ, viens avec moi et je les retrouve tous, un par un. Et puis, qui dit qu'ils étaient vraiment célibataires ?

— Ça c'est l'affaire des enquêteurs et du juge, murmura-t-il, moi je travaille ici, à la prison, on m'amène des gens et moi, je les garde, ceux qu'on ne m'amène pas, je n'ai rien à voir avec eux.

Wad Amouna ne comprenait pas pourquoi on arrêtait une femme juste parce qu'elle était entrée dans une maison de « célibataires », ça lui rappelait l'histoire de la nourriture avariée.

Une fois Jack Tawila parti, elle s'assit en tournant le dos à la porte métallique. À travers les barreaux, Wad Amouna lui peignait les cheveux tandis qu'elle chantait d'une voix triste et profonde :

*J'ai reçu la plus étrange des lettres de la part de  
mon bien-aimé,  
Il m'accable de reproches,  
Il dit que je l'oublie,  
Il dit que je l'oublie...*

Il n'aimait pas cette chanson, lui préférant celle-ci :

*Comme notre monde est beau,  
Regardez comme il est beau,  
Couvert de fleurs, d'arbres et de palmeraies...*

Elle la lui chantait dès qu'on entendait frapper sur la barre suspendue au centre de la prison – c'était le signal de l'extinction des feux, à vingt et une heures.

Tandis que Wad Amouna se dirigeait vers la section des femmes, il pensa à deux choses pour la première fois : son père, et l'école.

Il n'avait jamais vu son père, pas même en photo, et sa mère ne lui en avait jamais parlé, ce qu'il en avait dit à al-Azza n'était que les bribes de conversations qu'il avait saisies entre sa mère et sa voisine des années plus tôt, et qu'il n'avait pas oubliées. C'est ce qu'il avait répété, en brochant un peu à l'aide de son imagination.

Quant à l'école, il n'y avait jamais songé, comme si cela ne le concernait absolument pas, comme s'il s'agissait d'un beau rêve inaccessible. Il était retourné en prison avec sa mère deux ans auparavant, quand il avait

sept ans, l'âge où les enfants des voisins commençaient l'école. Il n'en avait pas été témoin, il n'avait plus de leurs nouvelles depuis deux ans, les imaginait encore en train de s'amuser dans le fleuve ou le réservoir désaffecté, à chasser les oiseaux, les papillons, les sauterelles ou les souris, ou jouant au docteur et à l'infirmière avec les filles de leur âge, poussant un cerceau devant eux ou à califourchon sur un âne. Pendant la saison de la récolte de la gomme arabique, ils allaient en chiper aux vieilles, dans l'enclos où on l'entreposait, puis le soir ils jouaient à la guerre avec les enfants du quartier voisin. Mais les imaginer à l'école, non, cela ne lui avait jamais traversé l'esprit.

Il trouva sa mère en train de dormir, il savait bien qu'elle ne se réveillerait pas avant l'appel à la prière du matin, lorsque tous les prisonniers se rassemblaient dans la cour centrale pour la prière commune obligatoire, les hommes aux premiers rangs et les femmes derrière, Wad Amouna étant le seul à se tenir derrière les femmes. Il avait décidé d'interroger sa mère à propos de son père après la prière, et aussi de lui demander de l'envoyer à l'école. Dans son sommeil, il rêva qu'il s'y rendait, avec un grand cartable vide, et qu'il y rencontrait le directeur, qui n'était autre que le cuisinier, qui remplit son cartable de livres et de cahiers puis lui offrit une grande marmite pleine de lentilles et de tahina en lui disant :

— Apporte-la à al-Azza et dis-lui que c'est le corps de son paternel.

Il traîna le cadavre à travers les couloirs de la prison,

cadavre qui se transforma en coursier une fois chez al-Azza. Tous deux montèrent en croupe et s'enfuirent au loin, tandis que les méchants les poursuivaient à travers les étoiles et les forêts, puis ils se posèrent sur un énorme nuage plein de pluie, très, très haut dans le ciel.

Jack Tawila leur avait parlé des tourments du Jugement dernier, comme s'il s'adressait à chacun en particulier : le tourment du voleur, celui du meurtrier, puis celui du sodomite, de la pute, du distillateur d'alcool, de celui qui en boit, qui le procure, qui le vend, qui le transporte, qui le réceptionne, la torture de celui qui n'obéit pas au pouvoir politique, de celui qui échappe à la justice, de celui qui incite à la fuite, du menteur, du colérique, de celui qui meurt criblé de dettes, du fornicateur, du contrefacteur, de celui qui ne prie pas, de celui qui ne jeûne pas durant le ramadan. Il avait parlé aussi des souffrances qui attendaient le mécréant, une catégorie qui incluait les communistes, les chiïtes, les chrétiens, les juifs, les animistes, les Américains, ceux qui baisent leur femme et la sœur de celle-ci, les pédophiles, les homosexuels – passifs et actifs –, les mages, ceux qui se détournent de la prière, les wahhabites, les porcs, le zaqqoum, ceux qui mangent du porc et du zaqqoum, les meurtriers, et enfin ceux qui accaparent l'héritage des orphelins.

Pour ne pas fermer la porte que Dieu avait entrouverte aux humains, il assura tout de même que celui qui se repentait retrouvait le statut de l'homme qui n'avait jamais péché. « Gloire à ton Seigneur, le Tout-

puissant, que la paix soit sur les messagers de Dieu – Gloire à Lui, le Seigneur des deux mondes. »

— Rentrez dans vos sections, que Dieu vous accorde sa clémence.

Tandis que tous s'échappaient de la cour pour se précipiter vers leurs sections respectives et retourner dormir, Wad Amouna retint sa mère par un pan de la robe pour la faire ralentir.

— Où est mon père ?

Étonnée, elle s'arrêta net et le regarda comme si elle le voyait pour la première fois de sa vie.

— Pourquoi me parles-tu de ton père maintenant ? Au nom de Dieu, clément et miséricordieux...

— Je veux juste savoir.

— Ton père est au Yémen. Il m'a répudiée et il s'est tiré au Yémen avant que je te mette au monde.

— Il va jamais revenir ?

— Je suis crevée, répondit-elle en bâillant, je veux juste dormir. J'en sais rien, mon Dieu, quand tu seras grand, tu iras le chercher là-bas au Yémen, OK ?

Il se tut un instant avant de reprendre :

— Je veux aller à l'école.

— Tu es devenu fou, fiston ? Qu'est-ce qui te prend aujourd'hui ? Tu n'arrêtes pas depuis ce matin. Dis juste : « Au nom de Dieu » et laisse le soleil se lever tranquillement, tu parles de l'école comme ça, mais tu vas loger chez qui ? Comment vas-tu manger ? Et les frais d'inscription, les livres, et le certificat de naissance... Tu n'as même pas de certificat de naissance, fiston !

Elle parlait comme si c'était sa faute à lui s'il n'avait

pas ce maudit certificat, mais elle ajouta gentiment :

— Laisse-moi juste sortir de prison et trouver un boulot, comme bonne peut-être, et je t'inscrirai à l'école.

— Dans un mois, al-Azza sortira de prison et j'irai avec elle, dit-il en passant le dos de la main sur son visage. Elle m'emmènera à l'école.

— C'est ce qu'elle t'a dit ?

Il répondit, hésitant :

— Non, c'est moi.

Elle mit un terme à la discussion, en concluant fermement :

— On sortira tous les deux de prison en même temps, le diable ne te séparera pas de moi. Tu es mon fils à moi, Wad Amouna, compris ?